This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

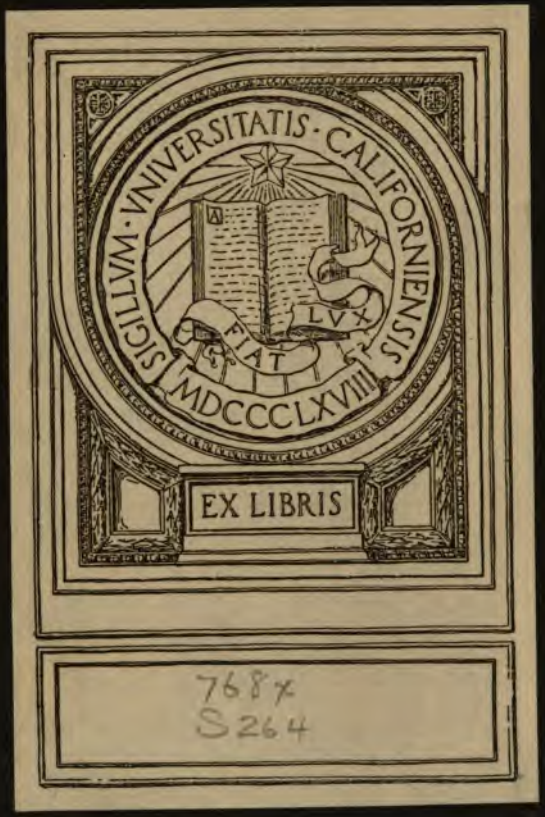
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

768x
S264

UC-NRLF
$B 65 245

YC 55126


SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS

768x
S264

ÉTUDE

SUR

TACITE

PAR

M. T. SAVALETE

CONSEILLER-MAÎTRE A LA COUR DES COMPTES

PARIS

TYPOGRAPHIE DE AD. LAINÉ ET J. HAVARD

RUE DES SAINTS-PÈRES, 19

1864

Monsieur Ambroise Firmin-

Didot

ÉTUDE

SUR

TACITE

UNIV. OF
CALIFORNIA

ÉTUDE

SUR

TACITE

PAR

M. T. SAVALETE

CONSEILLER-MAITRE A LA COUR DES COMPTES

PARIS

TYPOGRAPHIE DE AD. LAINÉ ET J. HAVARD

RUE DES SAINTS-PÈRES, 19

1864

UNIV. OF
CALIFORNIA

UNIV. OF CALIFORNIA

ÉTUDE

SUR

TACITE.

TRADUCTION LIBRE DE L'AGRICOLA.

I. Les siècles tour à tour appellent l'attention de la postérité sur les actes et le caractère de leurs grands hommes; tribut que l'antiquité consacrait au mérite, et que ne lui a même pas dénié de nos jours la froideur contemporaine; chaque fois qu'on l'a vu grandi, ennobli par la lutte, rester vainqueur de deux maux inhérents à toute société petite ou grande, l'ignorance de ce qui est bien et l'envie. Mais chez nos devanciers, c'était d'instinct qu'on travaillait, et dans un plus grand jour, à devenir digne de mémoire. Alors, point d'éminent esprit qui ne voulût, à part toute induction d'intérêt ou de complaisance, au seul prix d'accomplir un devoir, contribuer de son talent à l'immortalité d'un

461739

beau nom. Souvent même on se constituait historien pour son propre compte, n'attachant pas l'idée de présomption à l'acte d'une confiance qu'on sentait légitime. Témoin Rutilius et Scaurus que leur temps n'en a moins crus, ni moins considérés. Tant il est vrai que la vertu est mieux comprise où sa semence est plus féconde ! Pour moi, simple narrateur de la vie d'un homme qui n'est plus, où serait le besoin d'une apologie, si je n'allais parcourir toute une période de terreur, d'hostilité acharnée aux vertus ?

II. L'histoire nous apprend que Rusticus et Sénécion payèrent de leur tête l'éloge de Thraséas, d'Helvidius, et que les œuvres n'ont pas trouvé grâce plus que les auteurs. Ordre exprès fut donné aux triumvirs de brûler au *Comitium* et au Forum les plus nobles monuments du génie. On croyait apparemment étouffer dans cette flamme la voix du peuple romain, la liberté du sénat, la conscience de l'univers entier. C'était peu ; on expulsa quiconque propageait une doctrine philosophique. Plus de culte, d'enseignement du beau qui ne fût proscrit. Il y avait parti pris d'en finir avec tout ce qu'il y a d'honnête. Nous avons donné, certes ! un insigne exemple de patience. On aura vu l'extrême limite atteinte, par les pères dans la liberté, par les fils dans la servitude. L'espionnage avait rompu le commun échange de la pensée et, avec la parole,

on eût aussi perdu la mémoire, si l'oubli était l'acte de la volonté comme le silence.

III. Enfin nous respirons. De l'ère fortunée de Nerva, s'inaugure l'union de deux choses jusqu'alors incompatibles, pouvoir d'un seul et liberté. Sous Trajan, de jour en jour, on sent moins la main d'un maître. Le bien-être espéré, anticipé déjà par la confiance publique, nous l'avons en substance à cette heure, en réalité. Mais quoi! le mal agit sur notre imparfaite nature toujours plus rapidement que le remède. La vie, dans ce corps si lent à croître, s'anéantit d'un coup. De même, en fait d'intelligence, de talent, on a bien plus tôt comprimé que redonné l'essor. L'inaction de l'esprit lui devient douce habitude; au désœuvrement dont il s'indignait, il en arrive à se complaire. Et si l'inertie a duré quinze ans (quinze ans sur l'existence humaine!) qu'attendre après d'une génération, décimée d'ailleurs par tant de causes fortuites, et dont le plus généreux sang a coulé par les fureurs du prince? Rares débris du désastre commun, survivants, autant dire, de nous-mêmes, c'est quand les jeunes ont vieilli, quand les vieillards vont cesser de vivre, que nous nous réveillons de cette léthargie de nos plus belles années. N'importe, et dût ne sortir de nous que l'informe essai d'un génie sans culture, évoquer le souvenir des temps d'oppression, c'est témoigner de la félicité présente. Du

moins verra-t-on dans cet hommage, rendu par un gendre à la mémoire d'Agricola, l'inspiration d'une piété filiale. Ce sera son mérite ou son excuse.

IV. La famille d'Agricola eut pour berceau l'antique et florissante colonie de Fréjus. Ses aïeuls paternel et maternel avaient été intendants impériaux, souche de noblesse équestre. Julius Grécinus, son père, parvint aux honneurs du sénat, et s'y distingua comme orateur et comme philosophe; double titre à la haine de Caligula. Désigné pour accuser Silanus, il refusa et périt. Un rare modèle de chasteté, Julia Procilla, fut la mère dont la tendresse intelligente ne cessa d'entourer l'enfant et le jeune homme des soins d'une éducation pure autant qu'élevée. Marseille, cet heureux composé de la politesse grecque et de l'austérité provinciale, le vit faire ses premiers pas et terminer ses études. Ainsi concourut l'influence du premier séjour avec une excellente nature à le préserver plus tard de dangereux exemples. J'ai souvenir qu'il avouait complaisamment s'être engoué, tout jeune, à tel point de la philosophie, que le caractère de Romain, de sénateur, un jour en eût pu souffrir, et que le goût déjà se tournait en passion, en fièvre, sans la judicieuse intervention de sa mère. C'était bien là, jusque dans son excès, l'aspiration d'une jeune âme, enthousiaste du beau, vers une forme sublime et transcendante de la gloire! L'âge vint et calma

la fougue; la raison prit le dessus. Désormais il sut garder (dernier mot de la sagesse!) jusque dans le bien, la mesure.

V. Agricola fit ses premières armes en Bretagne sous Suétonius Paullinus, supérieur strict, esprit circonspect, qui d'abord le distingua, et se plut à l'étudier dans l'intimité de la tente. C'est qu'Agricola prenait au sérieux une profession austère, où la jeunesse souvent ne voit qu'un privilége de désordre. Nommé tribun militaire, titre acquis avant l'expérience, au lieu de s'en prévaloir dans le sens d'abus, comme prétexte d'absences et de dissipation, il s'appliqua d'autant plus à connaître à fond la province, à rendre son nom connu dans l'armée, prenant conseil des habiles, exemple des vaillants; lui-même, sans bravade et sans peur, ne briguant, ne déclinant aucun péril et, faisant toujours de son mieux, toujours inquiet de ne pas faire assez bien. Quel était, à ce moment, l'aspect de notre possession, plus que jamais ébranlée et précaire? Vétérans massacrés, colonie incendiée, communications entre les corps interceptées. L'enjeu du combat, alors, c'était la vie; la victoire, plus tard. Un autre, en cette crise, eut la suprême direction. A la conduite, aux talents du chef, l'honneur de la conquête ressaisie. Mais cette campagne du moins, pour le jeune Agricola, fut une étude pratique et tout à la fois un stimulant de l'instinct militaire. La gloire en-

trevue décida sa vocation pour le métier des armes. Vocation funeste aux temps où qui s'élève porte ombrage, où le péril est le même à marquer par le bien que par le mal.

VI. Agricola revint à Rome solliciter les magistratures. Il y prit pour femme Domitia Décidiana dans une illustre famille ; ajoutant par cette alliance à ses titres personnels, la consistance et le crédit nécessaires au succès de l'ambition. Leur union offrit d'ailleurs ce rare exemple d'abnégation et de tendresse mutuelle : un couple également jaloux de se diminuer l'un devant l'autre. On porte d'autant plus haut la valeur d'une épouse accomplie que, trompé dans son attente, on rougirait plus de son choix. Le sort, qui fit échoir à Agricola la questure d'Asie, lui donna pour proconsul Salvius Titianus ; double danger de corruption dont il sortit à son honneur. Et que de piéges à la pureté dans cette opulente et voluptueuse province, où les vices d'un proconsul, qui les avait tous, promettaient un entier retour aux complaisances du questeur!

Une fille lui naquit en Asie, joie de ce jour et consolation de l'avenir ; un fils, son premier enfant, allait sous peu lui être enlevé. Sa questure terminée, Agricola se tint à l'écart jusqu'à son élection comme tribun du peuple. Encore garda-t-il le silence toute l'année de son tribunat. C'était bien comprendre l'époque. Sous Néron, s'annuler était

sagesse. Même réserve et même soin de s'effacer étant préteur ; il n'eut que le titre sans la judicature. Restaient les jeux publics, rôle d'apparat, de représentation dispendieuse. Il y sut tenir un milieu juste entre profusion et parcimonie ; d'un moindre faste ne recueillant pas moins d'honneur. Galba, plus tard, le chargea d'une enquête sur la spoliation des temples. Conduite avec autant d'intelligence que de zèle, elle ne laissa plus même trace des attentats d'aucun sacrilége, autre que Néron.

VII. L'année d'après le frappa cruellement dans ses affections et dans sa fortune. La flotte indisciplinée d'Othon, courant au hasard les mers, s'abat un jour à main armée sur la côte d'Intémélium, en Ligurie, signalant sa présence, entre mille excès, par le meurtre de la mère d'Agricola, qui y vivait sur ses terres. Le pillage de la maison et d'une grande partie du domaine mit le comble à cette atrocité, provoquée uniquement par l'appât du gain. Agricola, qu'un pieux devoir appelait auprès de la victime, apprit en chemin que Vespasien se portait prétendant à l'empire, et n'hésita pas à se déclarer pour lui. Mutien, au début du nouveau règne, eut à Rome un instant l'autorité et l'entière direction des affaires. Domitien, fort jeune encore à cet avénement de sa famille, semblait n'en revendiquer que le droit de tout se permettre.

De Mutien, Agricola reçut la mission d'opérer

les levées. Il s'y montra ferme et intègre, et immédiatement fut appelé au commandement de la vingtième légion. Le serment s'y était fait attendre; on la supposait travaillée sous main par le chef révoqué; milice, d'ailleurs, ayant conscience de sa force, et d'attitude à faire pâlir toute autorité déléguée, même consulaire. C'était peu assurément pour lui imposer d'un simple lieutenant prétorien, intimidé, sinon complice. Le successeur semblait donc choisi comme redresseur de torts. Agricola aima mieux passer (délicatesse bien rare!) pour avoir trouvé une troupe dans le devoir que pour l'y avoir fait rentrer.

VIII. Vectius Bolanus gouvernait alors, etd'une trop faible main, cette fière province de Bretagne. Agricola dut s'étudier à détendre sa propre vigueur, à régler son élan sur cette timidité d'allure. Mais il avait cet art de complaire et rester digne, de concilier le devoir d'obéissance avec l'honneur de l'homme de guerre. Enfin le pouvoir échut aux mains du consulaire Pétilius Cérialis, et la valeur eut jour à faire ses preuves. Cérialis n'associait quiconque, à première vue, qu'aux fatigues et aux dangers. Nul d'emblée avec lui ne prenait part à la gloire. Agricola fut souvent mis à l'essai, n'arriva que graduellement, et chaque fois par le succès, des commandements inférieurs aux missions de haute confiance. Jamais il n'en prit occasion de se faire

valoir, reportant toujours, comme s'il n'eût que prêté son bras, l'avantage obtenu à la pensée supérieure. Le plus brillant fait d'armes en passant par son récit laissait l'envie désarmée; sa gloire n'y perdait rien.

IX. La discipline était raffermie dans la vingtième légion; Agricola fut successivement promu par Vespasien au patriciat, et au gouvernement de l'Aquitaine; province de premier ordre et gage d'un consulat d'avance conféré par le choix intime du prince. Le commun préjugé refuse au guerrier l'esprit des affaires. C'est que la justice des camps, souveraine, sommaire, exécutive surtout, n'est pas en effet la meilleure école de cette pratique déliée requise en matière civile. Mais, fort de son sens natif devant l'acquis des jurisconsultes, Agricola se montrait exempt d'hésitation comme d'erreur. Son attitude était tout autre dans l'exercice du devoir qu'aux instants de loisir. Siégeant sur son tribunal ou dans les conseils provinciaux, il ne laissait voir dans ses traits qu'attention rigide et gravité réfléchie. Armant même sa voix d'accents de dureté; au fond, le plus souvent tout indulgence. Hors des fonctions, plus de masque officiel. Nulle trace en lui du sourcil froncé, du roide maintien, de l'âpreté fiscale. Et c'était son rare privilége de ne rien perdre en autorité par l'aménité des formes, non plus qu'en affection par leur austérité. Dire

d'un tel homme qu'il était probe et désintéressé, serait faire ombre à ses autres vertus. Jusqu'en cette poursuite de la réputation, où fléchissent trop souvent les principes, jamais on ne le vit dévier d'une ligne de stoïque réserve et de candeur. Avec lui point de ces questions de préséance entre collègues, d'attributions avec les intendants; luttes mesquines où grandit peu le vainqueur, et dont le vaincu sort amoindri.

Sa troisième année de gouvernement n'était pas expirée, que l'espoir du consulat le ramenait à Rome, où déjà l'opinion lui décernait la Bretagne pour province. C'était le proclamer digne d'une promotion non demandée. Le bruit public n'est pas toujours erreur; il arrive aussi qu'il a dicté le choix. J'étais bien jeune au moment où, consul élu, Agricola me promit sa fille, alors enfant de si haute espérance. Notre hymen, conclu dès l'expiration de l'année consulaire, fut aussitôt suivi de l'investiture du gouvernement. On y joignit le pontificat.

X. Je ne songe pas assurément, après tant d'écrits publiés, et sur le climat, et sur la population de la Bretagne, à entrer avec leurs auteurs en lutte d'éloquence ou d'esprit d'observation. Mais sans doute il appartient au contemporain de la conquête définitive de venir substituer l'autorité aux conjectures où jusqu'alors s'est débattu le talent.

De toutes les îles connues des Romains, la Bre-

tagne est la plus considérable. Son sol, à l'orient, s'étend vers la Germanie, à l'occident, vers l'Espagne, au midi, vers la Gaule, d'où ses côtes sont même visibles. Aucune terre, au nord, ne fait face à ses rives battues par une mer sans fin. Nos deux plus éloquents historiens, Tite Live, dans le siècle dernier, Fabius Rusticus, plus près de notre époque, s'accordent à en comparer le contour à celui d'un bouclier oblong, ou d'une hache à double tranchant; et avec raison, laissant à part la Calédonie; mais c'est à tort qu'on a depuis étendu l'assimilation à l'île entière. L'ensemble, comprenant cette annexe énorme qui s'allonge au nord, en zone de plus en plus rétrécie vers la mer, a plutôt l'apparence d'un coin.

Une flotte romaine, explorant la première ces plages ignorées, nous apprit que la Bretagne est une île. La même expédition découvrit et conquit les Orcades; de loin entrevoyant Thulé au travers d'un rideau de neige et de brume épaisse. Au delà, dit-on, plus rien qu'une mer inerte, immobile sous la rame et que ride à peine le vent. J'explique ce phénomène par l'absence de terres et de montagnes, principes de la formation des tempêtes, et par la densité résultant pour cette immense nappe d'eau de tant de profondeur unie à une telle étendue. Sans reproduire ici les théories, d'ailleurs rebattues, sur cet Océan et ses variations périodiques, j'insiste sur ce point que la mer revendique en ces

parages une domination illimitée; qu'on l'y voit, s'ouvrant accès au cœur même du pays, en découper profondément le sol au lieu de se briser au rivage; promener ses vagues au loin, jusqu'à l'entour des coteaux, des montagnes, et partout s'installer comme en son lit.

XI. Les premiers habitants de la Bretagne étaient-ils enfants du sol ou émigrés d'autres contrées? Question obscure comme toute origine barbare. Les signes extérieurs, accusant diversité de race, ouvrent un champ vaste à l'hypothèse. On peut voir dans les tresses rousses des Calédoniens la preuve d'une affinité germanique. La presque uniformité chez les Silures (1) d'un teint basané, d'une chevelure crépue, leur position géographique à l'égard de l'Espagne, autorisent la tradition qui les fait descendre d'une colonie d'Ibères. Enfin, les tribus voisines des Gaulois ont avec eux plus d'un rapport de mœurs et de physionomie. Faut-il y voir l'empreinte non encore effacée d'une même nationalité primitive, ou seulement l'influence d'un climat commun aux régions correspondantes du littoral des deux pays? Les probabilités sont, à tout prendre, pour une ancienne occupation par les Gaulois de ce territoire à leur portée. Des deux côtés mêmes rites religieux, procédant des mêmes

(1) Pays de Galles.

superstitions, à peu près même idiome, empressement pareil à courir au danger absent, à s'y dérober s'il vient s'offrir. Le Breton est plus fier; la paix n'a pas eu le temps de l'amollir. Mais la Gaule n'a-t-elle pas eu son heure martiale? Sa trempe s'est rouillée au repos. Courage et liberté chez elle ont fait défaut un même jour. Où la soumission est ancienne en Bretagne, le sang n'a pas moins dégénéré. On est ailleurs ce qu'étaient les Gaulois jadis.

XII. L'infanterie est le nerf de la milice bretonne. Quelques tribus pourtant ont des chars de guerre. Au plus noble les rênes; ses clients le couvrent et combattent. Soumis naguère à des rois, le pays n'est plus qu'un sol morcelé en fractions divergentes, où chaque chef a ses adhérents qu'il entraîne. Rien n'a plus aidé à l'assujettissement de ces belliqueuses peuplades qu'un tel défaut de concert. Rarement voit-on contre un danger jusqu'à trois tribus réunies. Toujours résistance partielle, aboutissant au désastre commun.

La pluie et les brouillards attristent constamment le ciel de la Bretagne, mais ses hivers sont sans rigueurs. Le jour y est long plus que dans nos climats, la nuit claire et, par sa brièveté vers la région boréale, n'est en réalité qu'une intermittence de lumière à peine sensible. On prétend même dans le pays qu'on y jouirait, sans les nuages, de la présence continue du soleil; le coucher de l'astre et

son lever n'offrant à l'œil, en effet, qu'une alternative d'éclipse et de réapparition presque instantanée. C'est que, par suite de sa dépression à cette extrémité, la terre ne projette point d'ombre, ce qui empêche la nuit d'arriver jusqu'au ciel et jusqu'aux étoiles. Toute plante, hormis les espèces confinées par essence, comme la vigne et l'olivier, sous les chaudes températures, s'acclimate en Bretagne et y prospère. La végétation y est prompte, la maturité tardive; double effet d'une même cause, l'excessive humidité du sol et de l'atmosphère. La terre y renferme de l'or, de l'argent et d'autres richesses minérales, prime offerte à la victoire. La mer engendre aussi des perles, mais d'une eau terne et plombée. On dit que cette imperfection tient au mode de les recueillir. Dans la mer Rouge, le coquillage est arraché vif du rocher; on le ramasse en Bretagne où le flot le rejette. Je croirais, moi, plus volontiers la nature en défaut que notre avarice.

XIII. Le Breton, d'assez bonne grâce, accepte les tributs, le recrutement, toute la condition de vaincu, à l'outrage près; là, sa patience est à bout. Il en est à s'avouer sujet; esclave, pas encore. L'expédition de Jules César, triomphante apparition des armes romaines, en donnant une chaude alarme au pays, en refoulant ses forces assez loin des côtes, ne fit que montrer le chemin à la conquête. La guerre civile survient. Lutte acharnée entre les grands

pour la suprématie; mais plus d'entreprise armée, si ce n'est contre la chose publique. La Bretagne est mise en oubli, y reste longtemps, même après le retour du calme. Inaction censée politique, chez Auguste; respect de ses traditions chez Tibère. On tient pour constant que Caligula, sans cesse passant de l'engouement au dégoût, un même jour s'éprit et se lassa de la fantaisie d'une descente. Boutade nouvelle ou retour sérieux sur cette campagne de Germanie si dispendieuse en pure perte. Mais à Claude l'honneur du premier pas vers la possession durable. L'expédition cette fois réunit des forces suffisantes, tant légions qu'auxiliaires, et il y associa le génie de Vespasien. Ce fut l'aurore d'une éclatante fortune; peuples soumis, rois captifs. Vespasien se révélait à l'univers.

XIV. Nos premiers lieutenants consulaires en Bretagne furent successivement Aulus Plotius et Ostorius Scapula, hommes de guerre éminents tous deux. Peu à peu, la partie voisine de l'empire se transforma sous eux en province romaine. Une colonie de vétérans se fonda. Le roi Cogidunus, gratifié d'un accroissement de territoire, y trouva le prix d'une fidélité dont il a fait preuve encore de nos jours. Politique chez nous traditionnelle : faire instrument de servitude, même des rois. Troisième lieutenant, Didius Gallus ne réussit qu'à maintenir les limites, affectant, par un ou deux forts jetés au

delà, un simulacre de progrès. Vinrent ensuite Véranius, mort dans l'année; puis Suétonius Paullinus, deux ans victorieux. Ce dernier subjugua plusieurs tribus, garnissant de forteresses le terrain conquis. Mais tandis qu'il court châtier les insulaires de Mona, fauteurs obstinés de rébellions, ses derrières, qu'il croyait bien assurés, soudain sont envahis.

XV. L'absence du pouvoir redouté laisse le champ libre à protester contre la servitude. Incessamment communiqués, comparés, les griefs s'enveniment, l'irritation gagne et bientôt éclate. « Que « sert la patience? disait-on. Un roi jadis, aujour- « d'hui deux.—Au général il faut le sang, à l'inten- « dant la substance. Accord ou discorde entre eux, « toujours même oppression pour nous;—violence, « outrage toujours avec les centurions de l'un, « comme avec les recors de l'autre. — Rien n'é- « chappe à cette cupidité, à cette luxure.—Quand « on se bat, au plus brave les dépouilles.—Mais que « des lâches, en pleine paix, qu'ennemi jamais ne « vit en face, vous viennent chasser du foyer, vous « enlèvent vos enfants, vous enrôlent vous-mêmes! « On ne sait donc plus mourir pour son pays? — « Qu'est-ce que ces bandes d'outre-mer, si les « Bretons une fois voulaient bien se compter?—Les « Germains se sont comptés; ils sont libres, — et, « des deux parts, qu'a-t-on pour barrière? eux un « fleuve, nous l'Océan.—Nous combattons, nous,

« pour une patrie, une épouse, une famille. Le « mobile chez les Romains n'est que lubricité, ava- « rice. — Voulons-nous les voir fuir aujourd'hui, « comme autrefois leur divin Jules? Ayons du cœur, « comme nos pères, et pour un ou deux échecs, « ne croyons pas tout perdu. — Il n'est que l'excès « du malheur à donner audace et constance. — « Voyez! les dieux ont enfin pris en pitié la Bre- « tagne. Le Romain et son armée sont prisonniers « dans une autre île. — On peut déjà s'entendre, et « c'était le plus difficile. — Délibérer? là serait le « péril; — agir est plus sûr. »

XVI. Ainsi remué, tout ce peuple court aux armes, et guidé par Boadicée, femme du sang royal, (il prend ses chefs sans acception de sexe), fait main basse sur nos postes isolés, force nos garnisons, emporte même la colonie, foyer de la servitude. Rien n'y fut épargné des horreurs où l'ivresse de la rage et du succès peut pousser des barbares. C'en était fait de la province si Paullinus, au premier bruit, ne fût vite accouru. Un seul combat remit les masses sous le joug. Mais un certain nombre, ou plus compromis, ou moins confiant au pardon du vainqueur, s'obstinait à ne pas désarmer. Paullinus en effet, admirable à tant d'égards, laissait trop voir en lui, même envers qui s'humiliait, le vengeur de sa propre querelle. Cette roideur amena son remplacement par Pétronius Turpilianus, esprit

plus conciliant, sans levain d'aigreur personnelle, partant plus accessible au repentir. Pétronius, qui sut pacifier sans oser plus, transmit le pouvoir à Trébellius Maximus, personnage indolent, d'aptitude et d'humeur *anti*-militaires, et qui ne dut qu'à la douceur de son administration de conserver intacte la province. Les barbares commençaient à s'apprivoiser aux séductions de nos vices. La guerre civile, renaissant, offrit de plus à l'inertie un prétexte légitime. Mais, dans l'oisiveté du camp, l'esprit d'aventure fermentait aux dépens de la discipline. Une sédition militaire éclata, et Trébellius n'évita la mort qu'en se cachant. Il reparut, mais avili; de l'autorité ne retenant que l'ombre. On eût dit un contrat, où d'accord, le chef, les soldats, auraient stipulé, celui-là sa vie, ceux-ci l'impunité. Le sang du moins ne coula pas dans cette révolte. Vint ensuite Vectius Bolanus. La guerre civile durait toujours, et il n'était pas homme à retremper l'armée. Même défaillance d'autorité, progrès nuls, milice insubordonnée. Seulement Bolanus, inoffensif par nature et n'ayant rien à faire oublier, à défaut d'ascendant obtenait sympathie.

XVII. Mais lorsque Vespasien, maître enfin du reste du monde, étendit la main sur la Bretagne, l'ennemi qui dès lors n'eut plus affaire qu'à des généraux et des armées d'élite, vit tomber ses illusions. Ce fut le tour de la peur, quand Pétilius

Cérialis, reportant les hostilités chez les Brigantes, tribu la plus puissante de l'île, s'en vint de succès en succès, chèrement achetés parfois, imposer le joug ou étendre le ravage à la majeure partie de la contrée. Sa succession, pour tout autre écrasante, fut glorieusement recueillie par Julius Frontinus, grand homme autant qu'on lui permit de l'être, et dompteur à la fois de l'énergique race silure et de l'âpre nature auxiliaire d'une sauvage opiniâtreté.

XVIII. C'est après tant de vicissitudes dans l'état du pays et le sort de nos armes, qu'Agricola, vers le milieu de l'été, abordait en Bretagne. Il trouvait l'armée tout au loisir, à la sécurité; l'ennemi, l'œil au guet, prêt à tirer avantage de cette quiétude. Tout récemment, un parti de cavalerie, s'aventurant sur les terres ordoviques, avait été presque anéanti. Grande émotion dans la province! C'était le signal, affirmaient les plus ardents. Le plus grand nombre opinait pour attendre et voir venir le général nouveau. Chez nous, la saison presque au terme, l'armée éparse et tenant pour acquis le repos d'un reste d'année; partout obstacle, inertie, présage d'échec, en cas de prise d'armes immédiate. Un seul plan s'offrait donc à chaque esprit : temporiser, renforçant au besoin les défenses; attendre à couvert le danger. « Allons au devant, » dit Agricola. Il emprunte à chaque légion son contingent de cavaliers appuyé d'un détachement d'auxi-

liaires, va droit à l'ennemi, qui se prévaut de l'avantage des hauteurs, et l'attaque à l'instant. Lui-même en tête, il gravit le mont avec sa troupe, dont le courage s'exalte de l'exemple donné par son chef. La peuplade presque entière est détruite sur le lieu. Tout d'une haleine, et plein de cette idée qu'il faut brusquer la fortune, que succès entraîne succès, il tourne vers Mona, dont, comme il est dit plus haut, Paullinus, à la veille de s'en rendre maître, avait dû précipiter son retour. La pensée était soudaine; aucun apprêt de descente. La volonté, le génie, vont suppléer à tout. Au signal donné, une élite d'auxiliaires, familiers avec les flots et, par usage national, rompus à fendre les courants, à diriger tout armés un cheval au milieu des vagues, en un clin d'œil a mis bas son bagage et pris pied sur l'autre bord. L'élan fut si prompt qu'il prévint tout effort des insulaires. Ils s'étaient figuré une flotte, une marée, un débarquement, et n'opposaient que la stupeur à cette invasion à la nage. La paix fut implorée, l'île rendue, et Agricola porté d'enthousiasme au faîte de la gloire. N'avait-il pas, en effet, noblement inauguré son entrée en charge, donnant aux périls, aux travaux guerriers, ces premiers instants du pouvoir avant lui sacrifiés à la représentation, à l'intrigue? Agricola n'en éprouva pas même une satisfaction d'amour-propre. Contenir des vaincus, ce n'était pas pour lui guerre et vic-

toire. Ce beau succès n'eut pas sa dépêche au laurier. Mais l'opinion, s'il en disait peu, suppléait à ses réticences : « presque muet sur un tel début, quel fonds faisait-il donc sur l'avenir? »

XIX. C'était, du reste, une conviction chez Agricola; conviction née de l'étude du peuple breton et des leçons du passé, qu'à le vaincre on gagnait peu, tant qu'on ne faisait que l'opprimer ensuite. Pour en finir avec la rébellion, il s'attacha surtout à l'extirper en germe. Il commença par réformer son intérieur, sa maison; tâche non moins ardue au commun des hommes que le gouvernement d'une province. Plus d'affranchis, plus d'esclaves s'ingérant dans la politique et l'administration. Il n'appela même à cet ordre de services aucun sujet tiré des rangs de l'armée, qu'en dehors de toute influence, ou de son propre entourage, ou des chefs militaires; de quelque instance que fussent appuyées et recommandations et démarches. C'était dans la conduite du soldat qu'il allait chercher les garanties de la gestion du fonctionnaire. Il voulait par lui-même, non tout faire, mais tout voir; indulgent ou sévère à propos, et souvent désarmé par le seul repentir. Il disait que le pouvoir contre l'abus, a mieux à faire que réprimer, « bien choisir. » Tout en élevant la quotité des tributs en argent et en grains, il en allégea le poids par une répartition plus équitable, et surtout par le soin de couper court à tou-

tes ces manœuvres de la rapacité subalterne, plus irritantes que l'impôt même. L'amère dérision, par exemple, de tenir le débiteur en suspens devant son grenier fermé d'office, tant que, de guerre lasse, il en vînt à acheter pour se libérer la simple disposition de sa denrée ; et ces réquisitions combinées de sorte, qu'à chaque cité fût assigné l'approvisionnement, non d'un quartier voisin ou à portée, mais de telle division de l'armée respectivement la moins accessible ou la plus lointaine. Capricieuses aggravations des charges communes, toujours en vue de l'intérêt privé.

XX. Ce gouvernement d'une année, vainqueur déjà de tant d'abus, réhabilitait en Bretagne le nom de paix devenu, par la connivence ou l'incapacité des administrations précédentes, plus gros de calamités que celui de guerre même. Mais l'été reparaît. Agricola rappelle autour de lui l'armée. Dans les marches, il a toujours un mot, d'éloge pour le bon soldat, de blâme pour le traîneur. Lui-même, il assure les campements, sonde les gués, explore les profondeurs des forêts. Plus de repos pour l'ennemi, que des courses répétées tiennent en des transes perpétuelles. Mais, où la terreur a frappé, incontinent se laisse entrevoir une douce lueur de paix désarmant les colères et les résolutions les plus hostiles ; tactique habile et partout efficace. On vit plus d'une tribu, de la prétention de ne traiter qu'en

égale, descendre jusqu'à livrer des otages; bien plus, jusqu'à souffrir l'érection de certaines forteresses, savamment distribuées, et comme frein des vaincus, et comme menace à tout ce qui n'avait pas encore senti le poids de nos armes.

XXI. Agricola mit l'hiver suivant à profit par les innovations les plus intelligentes. A l'instinct guerrier né de la dispersion des cités, de la rudesse des mœurs, il sut opposer le besoin de jouissances, suite des habitudes d'aise et de loisir. Conseils, exhortations, secours d'argent, tout fut mis en œuvre pour provoquer des constructions de temples, de marchés, d'habitations commodes. Exaltant l'ambition chez les uns, gourmandant l'inertie chez les autres, il obtint de l'émulation plus que n'eût arraché la contrainte. Son grand moyen fut d'amener à nos formes d'éducation la jeune noblesse indigène; se déclarant, en fait d'aptitude aux progrès, pour la vivacité d'esprit bretonne contre l'application soutenue des Gaulois. Si bien qu'on voulut s'élever jusqu'à l'éloquence dans cette même langue latine qu'on avait dédaigné de parler. On en vint à l'adoption de nos modes; la toge prit faveur. Un à un s'insinuaient ainsi les raffinements de notre mollesse, le goût de nos portiques, de nos bains, le luxe de nos tables. Ces hommes simples appelaient civilisation tous ces gages de leur servitude.

XXII. Une troisième campagne révéla des peu-

ples nouveaux. La dévastation avait atteint l'*estuaire* de l'embouchure du Taüs (1). L'ennemi terrifié n'osait même inquiéter l'armée, bien qu'elle eût cruellement souffert de la violence des tempêtes. On put donc à loisir s'asseoir et se retrancher. Or, nul, de l'avis des hommes de l'art, n'eut plus éminemment qu'Agricola l'intelligence de la guerre défensive; et l'on disait sans exemple qu'un point militaire choisi et fortifié par lui eût été pris, rendu ou délaissé. Reconnaissances fréquentes, subsistances assurées pour un an de blocus, tout était calculé pour garantir efficacement nos gardes avancées contre les chances de l'hivernage. Chaque poste se suffisait à lui-même. Toute insulte s'y venait briser. Quels mécomptes pour un ennemi habitué à ressaisir en morte saison l'avantage perdu dans la campagne, et qui se voyait contenu l'hiver après avoir été battu l'été! Le chef, au reste, ne s'appropriait rien des services rendus en sous-ordre. Centurion, préfet, tous rencontraient en lui un témoin du mérite aussi éclairé que fidèle. On lui a reproché quelque âpreté dans la réprimande. C'est que, facile au bon serviteur, il ne savait s'astreindre à ménager le mauvais. Mais ses colères étaient sans rancunes. Rien de sinistre dans sa réserve ou son silence. Rudoyer lui semblait plus honnête que haïr.

(1) Le Tay.

XXIII. Il consacra la quatrième année à consolider après avoir conquis. L'empire eût pu s'arrêter aux limites propres de la Bretagne, s'il était des bornes à la puissance de nos armes, à la gloire du nom romain. En effet, les deux courants de la Glotte (1) et de la Bodotrie (2), violemment refoulés par l'irruption opposée des deux mers, ont creusé là d'un effort commun une large tranchée, interrompue seulement par une langue de terre où l'on s'empressa de s'établir sûrement. Point de golfe en deçà dont nous ne fussions maîtres. L'ennemi semblait relégué dans une autre île.

XXIV. La cinquième année, Agricola se hasarda sur une mer vierge et, par une suite de combats heureux, subjugua des contrées encore inconnues. Il voulut aussi fortement occuper la partie du littoral breton qui fait face à l'Hibernie, mais dans une pensée d'accroissement plutôt que de défense. Intermédiaire naturel entre la Bretagne et l'Espagne, qu'elle relierait facilement par mer avec la Gaule, l'Hibernie semble appelée à devenir le centre d'un immense commerce embrassant les plus importantes possessions de l'empire. Elle est, en superficie, plus considérable qu'aucune île de nos mers, inférieure toutefois à la Bretagne, dont elle diffère peu par le sol, le climat, les mœurs et les habi-

(1) La Clyde.
(2) Le Forth.

tudes sociales. Ses ports, ses points de relâche, sont aujourd'hui mieux connus par de plus fréquentes relations de négoce. Agricola, qui, sous couleur d'amitié, retenait près de sa personne un des petits rois hiberniens, chassé de chez lui par une faction, s'y ménageait de la sorte un appui politique. Il a souvent affirmé devant moi qu'il suffirait d'une légion et de quelques auxiliaires pour réduire l'Hibernie et en rester maîtres; et que, du même coup, on assurait notre domination sur la Bretagne elle-même; ne laissant désormais pour horizon que les armes romaines à des yeux sevrés du spectacle de la liberté.

XXV. L'été d'après (sixième année de son gouvernement), Agricola entreprit une reconnaissance des contrées au nord de la Bodotrie, et, comme un soulèvement pouvait lui jeter toute leur population sur les bras, et rendre éventuellement désastreuse la voie de terre, il y fit concourir ses forces navales par une exploration des côtes. Associée cette fois aux opérations de l'armée, la flotte s'avançait, majestueusement obéissante aux mouvements des corps. La guerre, transformée, devenait terrestre à la fois et maritime. Le même camp montra plus d'une fois, dans une hilarité qu'entretenait l'abondance, un pêle-mêle animé de fantassins, de cavaliers, de marins, tous exaltant à l'envi leurs hauts-faits, leurs rudes épreuves; assauts de militaire

jactance, où s'évoquaient tour à tour, et les terreurs des mystérieuses forêts, l'audacieuse ascension des rochers des montagnes, et cette image saisissante : un navire aux prises avec la tempête et les flots. Toujours l'homme en mortel conflit, avec l'homme en un champ de bataille, avec les éléments sur une mer en courroux. La flotte surtout, au dire des prisonniers, était pour les Bretons un objet d'épouvante. Leur mer n'aurait plus de secrets. Vaincus, où trouver refuge? L'appel aux armes retentit dans toute la Calédonie, et soudain une ligue surgit, formidable en réalité, plus encore par la rumeur amplifiant toujours ce qu'on craint. Une ou deux surprises, tentées sur différents points de nos lignes, se grossirent aux yeux de la peur du préjugé favorable à qui frappe le premier coup. Déjà circulait le conseil moins prudent que pusillanime de se replier derrière la Bodotrie, « retraite volontaire qui nous en sauverait une forcée. » A l'instant même, on informe Agricola que l'ennemi se montre de plusieurs côtés. Plus nombreux, manœuvrant en connaissance du terrain, les barbares peuvent l'envelopper. Il partage lui-même ses forces en trois colonnes et s'avance résolûment.

XXVI. Mais cet ordre de marche, éventé bientôt, fait changer aux Calédoniens leur plan d'attaque. Ils se concentrent, et de nuit vont en masse se ruer sur notre plus faible légion, la huitième. Sur-

prises et égorgées, les sentinelles livrent tout le poste endormi ou dans le trouble du réveil. Le sang déjà coule au milieu du camp, lorsque Agricola, qui, prévenu de ce coup de main, en suivait les auteurs à la trace, lance brusquement sur leurs derrières tous ses chevaux et sa plus leste infanterie. Tout son monde à la fois pousse alors le cri de guerre, et déjà l'aigle romaine étincelle aux premiers feux du jour naissant. Le cœur manque aux Calédoniens sous cette double et soudaine étreinte. Pour la légion, qui se sent renaître, ce n'est plus la vie à défendre, c'est l'honneur à reconquérir. Elle résistait à peine; elle attaque à son tour. Affreuse mêlée au débouché des portes, et déroute finale des Bretons; chacun des partis romains se piquant de montrer à l'autre, celui-là, de quel prix était son secours, celui-ci, qu'aisément il eût pu s'en passer. Sans leurs bois et leurs marais qui nous dérobèrent les fuyards, la guerre finissait là d'un coup.

XXVII. Un triomphe aussi disputé n'en avait que plus d'éclat. L'ardeur du soldat ne connaissait plus de bornes. « Il fallait se faire jour à travers cette Calédonie, et, là seulement cesser de combattre et de vaincre, où l'île elle-même finit. » Les plus timides jusque-là, notamment les prudents conseillers de la veille, se montraient depuis l'événement, les plus aventureux de langage. Étrange bizarrerie de nos jugements! A la guerre, tous ont part au

succès; un seul répond des revers. L'arrogance bretonne, au surplus, ne baissa pas pour cet affront : « Ils avaient cédé cette fois, non pas au courage, mais à la fortune, mais au génie d'un homme.» Les barbares n'en continuèrent pas moins à mettre sur pied toute leur population valide et, femmes et enfants une fois en lieux sûrs, à cimenter, suivant leurs rites sacrés, par des sacrifices, une confédération de toutes les tribus. Toute hostilité cesse. Des deux parts retraite; mais animosité plus que jamais.

XXVIII. Un trait d'audace inouï mérite à part une mention entre les événements de cette campagne. Il venait d'arriver au camp une cohorte d'Usipiens, récemment levée en Germanie et, par mesure disciplinaire, on y avait distribué dans chaque manipule, un certain nombre de vieux soldats pour l'instruction et pour l'exemple. Les recrues, un jour, massacrent centurions et instructeurs, et s'emparent de trois navires, contraignant les pilotes à prendre le gouvernail. L'évasion d'un de ces marins rend suspects les deux autres. On s'en défait également. Et voilà ces déserteurs en mer sous les yeux mêmes de l'armée, curieusement attentive au mystère de leurs évolutions. Poussés au hasard sur divers points de la côte, souvent aux prises avec les habitants qui défendent leurs foyers, ici vainqueurs, plus loin chassés, ils en vinrent, les vivres manquant, à se dévorer entre eux. Les plus

faibles servirent les premiers de pâture. Puis on eut recours au sort. Ils firent ainsi le tour de la Bretagne, perdant successivement leurs vaisseaux par ignorance des manœuvres, et finalement capturés, partie par les Suèves, partie par les Frisons qui ne virent en eux que des pirates. Vendus et revendus comme esclaves, quelques-uns, par les chances du commerce, passèrent de main en main jusque dans nos contrées, objets de vogue un instant grâce à cette étrange série d'aventures.

Au retour de l'été, Agricola fut encore frappé d'un malheur domestique : la mort d'un fils âgé d'un an. Sans se roidir contre l'affliction avec cette fastueuse impassibilité des hommes forts, ni se laisser aller à la défaillance de l'âme, ou à ces éclats qu'on ne pardonne qu'aux femmes, il chercha dans la guerre une diversion à la douleur.

XXIX. Comme prélude aux hostilités, la flotte va porter le pillage tantôt sur un point, tantôt sur un autre. L'effroi se multipliait par l'incertitude. Tout à coup, devançant ses bagages, et renforcé d'un corps indigène éprouvé par une longue soumission, il arrive au mont Grampius occupé déjà par les Calédoniens, rien moins qu'abattus par leur récente défaite. Du hasard d'un combat allait sortir pour eux vengeance ou servitude, et, pleins d'espoir, ils embrassaient l'alternative. Une communauté d'efforts (ils l'avaient enfin compris) était l'unique chance du

salut commun. Leur réunion dépassait en nombre trente mille, et tout ce que le pays comptait de jeunesse mûre pour la guerre, ou de vieillesses vertes encore et vigoureuses, la grossissait incessamment. Là, plus d'un guerrier, fameux par ses exploits, en étalait avec orgueil les glorieux insignes. Un chef éminent par sa valeur et par sa noblesse, Galgacus, harangue en ces mots la multitude frémissant du désir d'en venir aux mains. :

XXX. « Plus j'envisage, et les phases de cette guerre, « et la crise où la voilà parvenue, plus ma confiance « s'affermit dans ce généreux concours de cœurs « et de bras, gage assuré de délivrance pour l'île « entière. Pas un de nous n'a connu le joug. Der- « rière nous la terre manque. Aucun refuge dans « la mer que nous ferme la flotte romaine. Com- « battre est donc, et ce que l'honneur conseille, et « l'unique recours de la peur. La Bretagne jus- « qu'ici, contre les hasards de la lutte, avait une « réserve en nous son élite, gardée à ce titre dans « son sanctuaire et, à cette distance de la rive op- « primée, conservant même ses yeux purs du con- « tact de la servitude. Arrière-garde du monde et « de la liberté, outre un juste renom de courage, « nous opposions le prestige du lointain, de l'in- « connu. Mais voilà que l'espace est franchi jus- « qu'à nous. Plus de terres au delà, des rochers, « des flots. Devant nous les Romains. Croyez-vous

« par l'humilité, la soumission, désarmer de tels « adversaires? Ravisseurs du monde entier, ni l'O- « rient n'a suffi, ni l'Occident à les assouvir. La « terre leur fait défaut; ils fouillent les mers. A « l'ennemi riche se prend leur avidité; à l'ennemi « pauvre leur fureur de conquêtes. Convoitise à « qui tout est proie, le dénûment comme l'opu- « lence! Dans leur langue, spoliation, rapt, exter- « mination, sont d'autres mots pour empire; où « ils ont fait le désert, ils proclament la paix.

« XXXI. Les enfants, les parents, ce qu'on a de « plus cher par la loi de nature, leur recrutement « s'en empare et les envoie mourir ailleurs. Qu'une « épouse, une sœur ait échappé au brutal soldat, « c'est, en pleine paix, un hôte, un ami qui la « souille. Ils épuisent nos biens par leurs tributs, « nos greniers par leurs réquisitions; nos corps « mêmes, nos bras, ils les usent à percer des forêts, « à combler des marécages; toujours prodiguant « les coups, les injures. L'esclave, du moins, qui « l'achète le nourrit. La Bretagne, chaque jour, et « se rachète d'un maître et le nourrit après ran- « çon. Nouveau serviteur au logis, souffre-douleurs « pour les autres. Mais, de nous, dernière recrue « dans cette vieille domesticité du monde, et recrue « improfitable, que vouloir de nous? s'en défaire? « Où sont les guérets, chez nous, où sont les mines, « où sont les ports à exploiter par nos sueurs? Nos

« âpres, nos fières vertus, est-ce de quoi trouver « grâce devant la tyrannie? ces retraites impénétrables sous la sauvegarde du mystère, est-ce de « quoi la rassurer? Non! Race dévouée, n'espérons « qu'en notre courage; la gloire ou la vie sauve « sont pour nous au même prix. Eh quoi! les Tri- « nobantes ont pu, n'ayant pour chef qu'une « femme, incendier une colonie, forcer des camps « retranchés. Ils étaient libres enfin, n'eût été l'é- « tourdissement du triomphe! Et nous ne saurions, « nous, nation indomptée, intacte, nous chez qui « la liberté n'est pas de la veille, montrer aux Ro- « mains tout à l'heure, sur quels hommes la Calé- « donie encore fonde l'espoir de son salut?

« XXXII. Ces Romains, les croyez-vous donc « aussi terribles à la guerre qu'ils sont insolents « dans la paix? Cette armée, toute sa force est dans « nos discordes; à nos fautes elle doit sa gloire; « faisceau monstrueux de vingt peuples divers, que « le succès unit, que le moindre revers va dissoudre! « Ces Germains, ces Gaulois, ces Bretons surtout « que j'aperçois (j'en rougis!) là-bas en trop grand « nombre, est-ce affection chez eux, tant de sang « prodigué pour une domination étrangère, et par « eux-mêmes repoussée plus longtemps encore que « subie? Non, c'est contrainte, c'est peur; gages « d'union bien suspects! Rompez ce faible lien; qui « cesse de craindre, commence de haïr. Tout ce qui

« fait vaincre est de notre côté. Les Romains n'ont « pas là d'épouses qui les enflamment, de parents « qui leur fassent honte de fuir. Sans patrie, ou « sans patrie commune, cette poignée d'hommes, « jetée au milieu de nos forêts, promène autour « d'elle d'inquiets regards. Tout lui est nouveau, « le ciel, la terre, la mer. Les dieux nous les livrent « pieds et poings liés. Ne vous laissez pas imposer « par l'éclat de ces armes. Est-ce que l'or ou l'ar- « gent tuent, empêchent d'être tué? Eh! jusqu'au « milieu de ces rangs, des bras amis nous atten- « dent. Le Breton, dans notre cause, reconnaît la « sienne. Le Gaulois va se rappeler son antique in- « dépendance. Le Germain désertera. Voyez les « Usipiens naguère. Que pourriez-vous craindre « encore? Des forteresses dégarnies? des colonies « d'invalides? des municipes que minent le malaise « et la discorde, sourde protestation contre un « pouvoir oppresseur? Ici vous voyez un chef, une « armée. Derrière, vous attendent les exactions, « le labeur des mines, la servitude et ses douleurs. « Partagerez-vous ces souffrances? En serez-vous « les vengeurs? Le fer en va décider. Un mot en- « core : au plus fort de la mêlée, ayez toujours « présent, en souvenir, en perspective, et ce que « furent vos pères et ce qui menace vos enfants. »

XXXIII. Ce discours produit un enthousiasme dont témoigne l'explosion tonnante d'un chant bar-

bare, et déjà l'on voyait ondoyer la masse et briller en avant les armes des plus hardis. Nos rangs aussi commençaient à se former. Agricola, pour accroître l'ardeur des siens, impatiente déjà, et à peine contenue dans la ligne de défense, leur adresse ces mots :

« Compagnons, voici la huitième année que par « la vertu du nom de Rome et sous les auspices de « l'empire, votre discipline et votre valeur chaque « jour avancent d'un pas la conquête de la Bre- « tagne. Dans ce nombre infini d'expéditions, de « combats, partout vous avez fait preuve d'hé- « roïsme devant l'ennemi, d'indomptable énergie « contre la nature. Nous n'avons, certes, à nous « plaindre, ni moi de vous, ni vous de moi. Chef « et soldats, vainqueurs d'obstacles infranchissa- « bles à nos devanciers, nous touchons l'extrême « limite de la Bretagne. Nous n'en sommes plus « aux notions vagues, aux conjectures. Nos pieds « en foulent le sol; nos aigles y sont plantées. La « Bretagne est connue, la Bretagne est à nous. Que « de fois, dans ces rudes marches à travers les ma- « rais, les fleuves, les montagnes, ai-je entendu « mes braves s'écrier : Quand donc joindrons-nous « l'ennemi? A quand la bataille? L'ennemi, vous « le tenez acculé dans son repaire. La bataille, « l'heure en est venue. Voilà tant de vœux exaucés « et le champ libre au courage. Mais, songez-y :

« maîtres de tout, à condition de vaincre; vain-
« cus aussi, vous avez tout contre vous. Ces longs
« espaces parcourus, ces noires forêts affrontées,
« ces perfides lagunes bravées, immortel honneur
« de votre marche en avant; autant de désas-
« tres menaçant votre retraite. Mieux que nous
« l'ennemi connaît le pays et peut se prévaloir de
« ses ressources. Mais n'avons-nous pas des bras,
« des armes? Avec cela on a le reste. Quant à moi,
« j'ai pris mon parti. Fuir ne sauverait pas plus le
« général que l'armée, et plutôt mort glorieuse que
« vie sans honneur. Or ici, gloire et sûreté se con-
« fondent. Après tout, il est beau de tomber là où
« manque la nature, où le monde finit.

« XXXIV. En présence d'un ennemi nouveau
« pour vous, d'une tactique encore inconnue, je
« vous citerais ce qu'en pareils cas ont souvent ac-
« compli nos armées. Mais non; c'est à vos propres
« souvenirs que je m'adresse, au témoignage de vos
« yeux. Ne sont-ce pas là ces mêmes rôdeurs de l'an
« dernier, nocturnes assaillants d'une légion isolée,
« et qu'a terrifiés votre seul cri de guerre? les
« plus fuyards de tous les Bretons; aussi sont-ils
« les derniers en vie. Les mêmes forêts nourrissent,
« et l'animal courageux qui ne cède qu'à la force,
« et le timide gibier que le chasseur dissipe au
« seul bruit de ses pas. De même ici, tout ce qui
« avait du cœur en Bretagne a mordu la poussière;

« ce qui reste n'est qu'un ramas de lâches, de trem-
« bleurs. S'ils sont là devant vous, ce n'est pas
« qu'ils fassent tête, c'est qu'ils n'ont plus où fuir;
« leur halte est forcée ; reculer n'est plus possible.
« Oui, là vous attendent les lauriers de la plus dé-
« cisive des victoires. Couronnez par un beau jour
« tout un demi-siècle de campagnes. Que la patrie
« enfin reporte à chacun ses œuvres; à d'autres
« les causes et la durée des révoltes, à vous leur ex-
« tinction. »

XXXV. Agricola parlait encore, et déjà l'ardeur, un instant comprimée, éclatait de toutes parts. Un transport d'allégresse accueille ses derniers mots, et soudain l'on court aux armes ; l'élan est donné. Le général en profite pour hâter ses dispositions. Il place au centre l'infanterie auxiliaire forte de huit mille hommes, et jette sur les ailes ses trois mille cavaliers; laissant les légions en réserve au pied des retranchements. C'était éventuellement rehausser le prix de la victoire, obtenue pure de sang romain, et se ménager en cas de revers une ressource décisive. L'infanterie bretonne, occupant en force le pied des hauteurs et fastueusement échelonnée jusqu'au faîte, offrait de la base au sommet le plus splendide aspect et le plus terrible. Dans la plaine, la cavalerie et les chars armés de faux sillonnaient avec fracas l'espace libre entre les deux armées. Visiblement, le nombre était contre

nous. Agricola, craignant de voir ses lignes débordées et circonvenues, crut devoir les étendre au risque de s'affaiblir. De tous côtés on lui crie d'engager les légions; il ne s'en montre que plus confiant, plus dédaigneux du péril, et, renvoyant même son cheval, il va se placer à pied en avant des enseignes.

XXXVI. D'abord on se battit de loin. Aussi agiles qu'intrépides, les barbares, tirant le meilleur parti de leurs énormes sabres et de leurs boucliers exigus, esquivaient du corps ou détournaient nos traits, tout en nous en renvoyant une grêle. Mais Agricola commande à trois cohortes de Bataves et à deux de Tongriens d'engager l'action avec l'épée. C'était l'arme familière de cette troupe exercée de longue main et, d'effet, la plus propre à déconcerter les Bretons, si mal servis par ces targes diminutives et ces démesurés glaives sans pointe, dans la lutte d'homme à homme et corps à corps. Aussi les Bataves multipliant les coups, heurtant, meurtrissant leur adversaire du bouclier au visage, eurent bientôt renversé la première ligne opposée, et déjà gravissaient le mont dans le même ordre; quand les deux autres cohortes, à leur tour, abordent l'ennemi; chacun, frappant au plus près, néglige d'achever, souvent de blesser; tant on se presse de vaincre. Les Bretons font alors donner leur cavalerie entremêlée de chars de guerre. Ce choc combiné

mit quelque trouble dans nos rangs, mais s'amortit bientôt devant la brusque déclivité du terrain et l'ordre profond des cohortes. Contraste étrange avec ses allures propres, que l'effort désespéré de cette masse de chevaux, se dressant, s'évertuant à tenir pied contre des pentes de montagnes, et toujours refoulée par son seul poids. Çà et là fuyait, bondissait un char vide, un cheval effaré, heurtant, croisant tout au hasard devant eux.

XXXVII. Cependant le gros des Bretons qui couronnait les hauteurs, immobile d'abord comme en dédain de notre petit nombre, s'ébranle soudain, menaçant d'enfermer les cohortes victorieuses. Mais c'était un danger prévu. L'élan de quatre escadrons, jusque-là tenus en réserve, arrêta court l'ennemi dont l'emportement ne fit que rendre ses pertes plus graves. Sa manœuvre était déconcertée; on s'en servit contre lui-même. Toute la cavalerie de nos ailes, tournant le flanc des Bretons, vint les prendre à revers. Une scène de sublime horreur alors se déroula sur toute la face du champ de bataille. Les vainqueurs acharnés à poursuivre et à tuer, égorgeant même leurs prisonniers pour en faire d'autres. Les vaincus, au gré d'impulsions diverses, ici fuyant en masses armées devant des groupes moins nombreux; là s'offrant d'eux-mêmes isolés et comme nus à nos coups, en hommes qui courent au-devant de la mort. Un sol jonché d'armes, de cadavres, de

membres épars; du sang à flots. Par intervalles, il y eut chez les derniers des retours d'indignation et d'énergie. L'approche de leurs forêts les rallia, et ceux des nôtres qu'une ardeur de poursuite entraînait sur ce terrain inconnu allaient se trouver compromis. Mais Agricola, présent partout, fit battre aussitôt les bois par les cohortes réservées de son infanterie légère, en les appuyant de cavaliers à pied et montés, ceux-là devant pénétrer avec elles dans les fourrés, ceux-ci se déployer concurremment dans les clairières. Cet ensemble de précautions suffit à prévenir l'échec qu'un excès de confiance allait amener. Les Bretons, au surplus, ne virent pas plutôt les rangs reformés et la poursuite reprise avec ordre, qu'ils recommencèrent à fuir, non plus en nombre et par troupes, mais dispersés à dessein et s'évitant l'un l'autre, pour gagner plus sûrement quelque refuge écarté. La lassitude et la nuit mirent fin au carnage. Les Calédoniens avaient dix mille hommes hors du combat; nous n'en avions perdu que trois cent soixante. De ce nombre était le préfet Aulus Atticus qu'une ardeur de jeune homme et la fougue de son cheval avaient emporté seul au milieu des rangs ennemis.

XXXVIII. Au camp des vainqueurs, riche butin, nuit de fête; du côté des vaincus dispersion à l'aventure. Hommes, femmes, erraient pêle-mêle, confondant leurs lamentations, enlevant leurs

blessés, appelant en aide ceux qu'avait épargnés le fer. On désertait sa maison, et de rage on y mettait le feu. Ce n'étaient que retraites aussitôt délaissées que choisies, conférences entamées et rompues, explosions d'attendrissement ou de fureur à la vue d'objets chéris. La pitié, chez plus d'un, s'exalta sans doute jusqu'à égorger sa compagne et sa jeune famille. Le jour naissant vint étaler les résultats de la victoire; morne silence, collines désertes, ruines fumantes dans le lointain; d'habitants, nulle trace. Des partis envoyés dans tous les sens ne purent reconnaître aucune direction commune à la fuite, ni signaler de ralliement sur aucun point. Déjà la saison marquait un prochain terme aux opérations militaires. Agricola résolut donc de se retirer sur le territoire des Horestes dont la foi lui était garantie par des ôtages; assignant aux forces de mer une reconnaissance des côtes septentrionales de l'île. L'armement de la flotte était respectable, et l'effroi la précédait. Lui-même, à petites journées, ramena dans leurs cantonnements son infanterie et sa cavalerie; lenteur calculée pour prolonger sur les esprits l'impression toute récente de la conquête. La flotte, dans le même temps, après une navigation des plus heureuses, rentrait au port de Trutule, point de départ de son excursion.

XXXIX. Le rapport de ces événements, bien que

conçu dans les plus simples termes, porta le trouble au cœur de Domitien dont l'habituelle dissimulation n'en laissa rien paraître. Il ne s'abusait pas sur cette parodie de triomphe, où Rome entière l'avait vu traîner en pompe à sa suite une troupe d'esclaves ramassés à tant par tête, et travestis d'ajustement et de coiffure en autant de captifs germains. Et voilà qu'on annonce une victoire réelle, éclatante! Ennemis tués par milliers! Retentissement immense! Un nom privé (odieuse obsession de sa pensée!) allait primer le nom du prince. Que lui servait la tribune rendue muette? Toute supériorité d'intelligence abattue? Un homme était là qui personnifiait la gloire militaire. Toute autre suprématie, passe encore; mais celle des armes...! prérogative impériale par essence...! En proie à ce tourment d'esprit, et plus que jamais absorbé dans sa solitude, symptôme chez lui de méditations sinistres, il en ajourne toutefois l'issue. L'auréole de gloire avec le temps va pâlir; la faveur de l'armée va s'user; et Agricola dans sa main tient encore la Bretagne.

XL. Il ne lui fit pas moins décerner par le sénat les insignes de triomphateur, la statue couronnée de laurier, toutes les indemnités du triomphe. Le décret, splendidement rédigé, laissait de plus entrevoir l'expectative du gouvernement de la Syrie, alors vacant par la mort du consulaire Attilius Ru-

fus, et toujours l'apanage des plus illustres noms. Suivant un bruit assez accrédité, Domitien en avait même expédié le brevet par un de ses plus intimes affranchis, sous formelle injonction de ne le délivrer qu'en Bretagne. Si bien que le messager, se croisant dans le détroit avec le vaisseau qui ramenait Agricola, ne l'avait pas même hélé. Le fait, s'il est controuvé, cadre du moins avec les allures du prince. Agricola cependant avait remis à son successeur la Bretagne domptée et tranquille. Pour prévenir une manifestation populaire, et ôter à son retour tout air de solennité, il se déroba même à l'empressement de ses amis. Ce fut de nuit qu'il rentra dans la ville, et de nuit (par ordre en cela) qu'il se rendit au palais. Accueilli d'une froide et muette accolade, il reste ensuite confondu dans la foule des courtisans. L'éclat d'un renom guerrier blesse les yeux d'un prince sans gloire. Agricola voulut dérober le sien sous l'ombre de vertus tout opposées; renchérissant sur ses habitudes de retraite, sur son ordinaire simplicité de manières et de langage, n'ayant jamais qu'un ami pour tout cortége en public, et tantôt l'un, tantôt l'autre. De tels dehors, pour qui mesurait l'homme à la représentation, faisaient de sa renommée une énigme. Très-peu en trouvaient le mot.

XLI. Vingt fois depuis son retour Agricola fut près de Domitien accusé dans l'ombre; autant de

fois absous sans avoir comparu. La politique, les ressentiments privés n'étaient pour rien dans ces attaques. Agricola n'avait contre lui que la présomption trop fondée de la haine instinctive du prince pour toute vertu, sa propre gloire et la pire espèce d'ennemi, l'ennemi qui loue. Tels événements se déroulèrent d'ailleurs qui ne lui laissèrent même plus la sauvegarde du silence. La Mœsie, la Dacie, la Germanie, la Pannonie, devenues par l'imprévoyance ou la lâcheté des chefs militaires, autant de tombeaux pour nos armées. Toutes ces cohortes, officiers et soldats, prisonnières ou détruites. La sûreté même de l'empire à ce point compromise, que sa ligne de défense reculait de la rive frontière jusqu'au sein de nos cantonnements intérieurs, et de nos provinces. Dans cette succession de désastres, quand chaque retour d'année ramenait un nouveau tribut de catastrophes publiques et de deuils privés, comment le nom d'Agricola n'eût-il pas été dans toutes les bouches? On opposait hautement ce ferme et brillant courage, ce bel ensemble de vertus guerrières à l'impéritie ou à la pusillanimité des autres. Les oreilles de Domitien avaient l'écho de ces rumeurs; car ses affranchis, les uns par zèle, par attachement sincère; les autres par calcul de perversité, par noirceur d'âme, travaillaient comme de concert à pousser à bout cette homicide jalousie. Ainsi Agricola, tant par son

mérite même, que par l'indiscrétion ou la méchanceté d'autrui, se voyait fatalement poussé vers l'éclat et le précipice.

XLII. Arrive l'année où le sort allait disposer du proconsulat d'Asie et d'Afrique. Le meurtre récent de Civica était pour les prétendants une leçon ; c'était un précédent pour le prince. Des confidents de l'intime pensée du pouvoir viennent, soi-disant de leur chef, sonder Agricola sur sa candidature. On débute par des allusions aux douceurs du repos et de la retraite ; puis s'insinuent les offres d'entremise pour faire agréer un refus. Le masque tombe enfin ; on passe au conseil direct, et du conseil à la menace. Bref, on entraîne Agricola devant l'empereur. Surprise hautaine de Domitien aux premiers mots d'excuse ; il semble enfin céder aux instances et se laisse remercier sans rougir. L'usage autorisait la concession des honoraires de proconsul en dédommagement du titre. Domitien l'avait lui-même consacré. Il y dérogea cette fois ; soit que, chez lui, l'orgueil retînt une faveur non sollicitée, soit que la conscience suggérât qu'elle serait interprétée comme prix d'un désistement. Il est dans l'humaine nature de haïr quand on a fait tort. La haine, si prompte chez Domitien, toujours concentrée et d'autant plus implacable, semblait mollir toutefois devant la sereine modestie, l'attitude simple et calme d'Agricola ; si différentes de cette jactance de liberté

qui provoque le supplice en vue de la renommée! Disons-le donc aux admirateurs de l'héroïsme rebelle : on peut être un grand homme sous un méchant prince. Une vie de soumission légitime et de nobles services rendus au pays, vaut bien le stérile faste d'une belle mort.

XLIII. Désespoir profond pour sa famille, calamité pour ses amis, la sienne affligea même les étrangers, les inconnus. La nouvelle fit affluer à son logis et les oisifs et les plus occupés, et longtemps fut tout l'entretien du foyer et de la rue. Nul chez qui l'impression n'en fût triste, et non de celles qu'un moment efface. La conviction générale d'un empoisonnement rendait encore l'émotion plus poignante. Que le fait soit constant, je n'oserais l'affirmer. On a remarqué, durant la maladie, une fréquence plus qu'officielle de ces visites déléguées par l'étiquette impériale aux médecins et affranchis du palais. Était-ce sollicitude? était-ce inquisition? Il est d'ailleurs avéré qu'au jour suprême, des relais de courriers, de moment en moment, donnaient avis à Domitien de chaque phase de l'agonie; et nul n'attribuait à l'affection cette impatience d'une triste certitude. Un vif semblant de douleur toutefois apparut dans ses traits dès l'instant qu'elle fut acquise. Plus de crainte, plus de haine! Ou, cette physionomie cachait mieux la joie que la peur. On sait qu'à la lecture du testament qui l'ap-

pelait au partage de la succession avec la meilleure des épouses et la plus tendre des filles, il se montra ravi de son legs comme d'un honneur, d'un témoignage éclatant d'estime. Étrange illusion d'un esprit faussé par la flatterie! Il ne voyait pas qu'un bon père ne fait son héritier qu'un mauvais prince.

XLIV. Agricola était né le 3 des Ides de juin (18), sous Caligula, consul alors pour la troisième fois. Il mourut le 6 des calendes de septembre (23 août), sous le consulat de Colléga et de Priscus, dans sa 56e année (1). Au cas où la postérité serait curieuse de détails sur sa personne : sa taille, sans être grande, était au-dessus de la moyenne; sa physionomie plutôt heureuse qu'imposante. Dans l'homme de bien qu'elle annonçait, on aimait à découvrir un grand homme. Quoique enlevé dans la force de l'âge, il a fourni une longue carrière de gloire. Les vrais biens que donne la vertu, il en fut comblé. Décoré des honneurs du consulat et du triomphe, que lui restait-il à attendre du sort? Il avait peu d'ailleurs le goût des richesses, et sa fortune était

(1) Il y a contradiction dans cette chronologie. Entre le troisième consulat de Caligula et celui de Colléga et de Priscus, il ne s'est écoulé que 53 ans, suivant les fastes consulaires; le premier correspondant à l'an 40, et le second à l'an 93 de l'ère chrétienne. L'erreur est dans le chiffre de l'âge; car on ne saurait admettre que Tacite se fût trompé sur une indication de consulat, seule manière de dater des Romains. Agricola serait donc mort dans sa 54e année.

au niveau de son rang. On peut donc, en définitive, le proclamer heureux, puisqu'il est mort devançant sa femme et sa fille, en pleine possession de ses dignités et de sa renommée, n'ayant connu le regret d'aucun proche, d'aucun ami; bien plus, échappant lui-même à l'avenir. S'il ne lui fut donné, en effet, de jouir des beaux jours de notre époque, de voir ce règne admirable de Trajan, qu'il anticipait de ses vœux, dont l'espoir se peignait si vif dans ses confidences, du moins n'a-t-il pas vu, en cela dédommagé d'une fin prématurée, cette funeste période où s'acharnait la rage de Domitien, sans relâche et sans trêve, à ne rien laisser debout dans l'État.

XLV. Agricola n'a pas vu le siége mis devant le Sénat, ni le massacre confus de tant de consulaires, ni la fuite ou le bannissement de tant de nobles Romaines. Alors, se comptaient par une seule encore les victoires judiciaires de Métius Carus; Messalinus ne rugissait qu'aux échos de Villa-Albane; Bébius Massa n'en était qu'au rôle d'accusé. Encore un jour, et nos mains traînaient Helvidius au cachot, et, sous nos yeux, Rusticus allait à la mort, Mauricus en exil, et nous étions baignés du pur sang de Sénécion. Néron, du moins, détournait le regard; il ordonnait le meurtre, il ne s'en rendait pas le témoin. Avec Domitien, on avait de surcroît le supplice de le voir, d'être vu de lui; de lui, guet-

UNIV. OF CALIFORNIA

tant un soupir, notant le degré de pâleur chez ses victimes, de ce front abrité sous sa rougeur permanente contre toute surprise de la pudeur. O doublement heureux Agricola, et par la gloire de ta vie, et par l'à-propos de ta mort! Tu la reçus, disent les témoins de ta dernière heure, avec constance, et comme joyeux d'assurer par elle à ton prince un forfait de moins. Mais pour moi, pour ta fille, à notre immense regret s'ajoute encore la désolante idée de n'avoir pu te donner nos soins, soutenir ta défaillance, te couver de nos yeux, te couvrir de nos baisers. Nous aurions du moins recueilli ta pensée; peut-être de ces mots qui se gravent au fond des cœurs. Cette amertume n'est que pour nous. O cruauté de l'absence! Mort pour nous deux, déjà depuis quatre ans! Sans doute, ô le meilleur des pères! la religieuse tendresse d'une épouse a comblé la mesure des honneurs dus à ta cendre. Mais tes obsèques n'ont pas eu tout leur tribut de larmes. Ton œil mourant a dû le dire: quelque chose te manquait.

XLVI. S'il est pour les mânes vertueux un asile suprême; si, comme les sages en chérissent l'idée, une grande âme survit à sa dépouille mortelle, repose en paix, ô Agricola! et nous élevant, nous ta famille, au-dessus de vains regrets, de lamentations efféminées, rappelle-nous à la contemplation de tes vertus, qui veulent mieux que des pleurs

et des cris de deuil. L'admiration, au lieu d'éloges éphémères et, en tant qu'accessible à nos efforts, l'imitation, voilà le seul digne hommage que l'amour des tiens puisse t'offrir. Il est encore un culte de ta mémoire que je recommande à la piété de ta femme et de ta fille. Qu'elles s'attachent à garder empreint dans leur pensée, tout ce qu'a fait, tout ce qu'a dit un mari, un père et, plutôt encore que ses traits, l'image de son génie et de son âme. Non que je veuille exclure les effigies de la personne que l'on extrait du marbre et du bronze; mais ces simulacres de l'humanité sont comme elle fragiles, périssables. La ressemblance de l'âme est immortelle, et ne s'obtient ni de la matière inerte, ni de la main d'un artiste; on ne la reproduit qu'en soi. Tout ce que nous avons aimé, admiré en Agricola subsiste, et subsistera, vivante tradition, dans la pensée des générations futures. Une foule de noms de l'antiquité doit un jour disparaître, abîmée dans l'oubli. Le nom d'Agricola se redira d'âge en âge à toujours.

FIN.

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY,
BERKELEY

THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE
STAMPED BELOW

Books not returned on time are subject to a fine of 50c per volume after the third day overdue, increasing to $1.00 per volume after the sixth day. Books not in demand may be renewed if application is made before expiration of loan period.

APR 19 1926

MAY 7 1932

25m-7,'25

461739

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY